



ET LA CHARGE RACIALE DANS TOUT ÇA ?

Bérivan GÜZEL

Membre de l'Université des Femmes

Quels sont les contours d'une vie à soi ? Comment les déterminer sans tomber dans les écueils d'un discours individualisant ? N'est-ce donc pas le danger... que le « soi » se lise comme un désir ou un choix personnel, un projet marketing capitaliste destiné à vendre aux femmes les moyens de se libérer des systèmes de domination à travers une crème anticernes.

De façon récurrente, cette idée de choix personnel est brandie pour justifier le maintien d'un ordre social. Pourtant, il s'agit d'un leurre lorsqu'il est mobilisé dans le débat sous forme de grille d'analyse. Puisque nos choix ne sont justement pas libres, mais nourris, entretenus et conditionnés par une multitude de facteurs (classes sociales, économiques, culture, époque, famille, contexte politique, etc.). Dans de telles conditions, les rapports de domination, patriarcat, racisme, capitalisme, validisme, sont invisibles et invisibilisés. Certains faits sociaux ne sont alors vus que comme des événements anecdotiques ou des problèmes personnels. Être une femme dans un tel contexte, c'est porter le poids d'une société patriarcale, tout en n'ayant pas toujours conscience de toutes les inégalités inhérentes à ce système. Être racisée dans un tel contexte, c'est porter le poids d'une société raciste, tout en n'ayant pas toujours conscience de toutes les inégalités inhérentes à ce système. Il suffit de remplacer les mots selon les lectures à adopter, mais l'idée est la même : rendre visible l'invisible, et dans ce processus qui permet le passage d'un état à l'autre, revendiquer son existence en dehors des vieux carcans, appartenir à soi-même et non plus aux normes qui maintiennent le statut quo, avoir une vie à soi.

Les contours sont donc *a priori* clairs, il faut renverser les systèmes générateurs d'inégalités pour créer les conditions

d'une vie à soi, libérées des inégalités de tous bords. Or, les systèmes générateurs d'inégalités s'imbriquent les uns dans les autres, s'entrecroisent et se superposent. Concept à la mode, on entend souvent l'importance d'inclure une approche intersectionnelle dans les discours et plans d'actions d'associations diverses, ou de politiques, mais qu'en est-il de l'application concrète ? Comme le démontre notamment Sirma Bilge à travers « le blanchiment de l'intersectionnalité »¹, il arrive souvent que la dimension de race, alors que fondatrice du concept, soit éjectée de l'analyse.

L'idée ici, est de suggérer une piste de plus pour nourrir l'analyse féministe à travers une approche intersectionnelle : la charge raciale. Popularisée en France par Maboula Soumahoro, la charge raciale est définie comme « (...) la tâche épuisante d'expliquer, de traduire, de rendre intelligibles les situations violentes, discriminantes ou racistes. »². Elle s'inspire du concept de charge mentale définie dans les années 1970 par la sociologue Monique Haicault, popularisé de nos jours par la bédéiste Emma Clit, qui englobe la charge cognitive liée à la gestion et l'entretien de la vie domestique, du couple, de la famille.

En tant que personne racialisée, telle qu'elle se définit, Maboula Soumahoro émet l'idée suivante : « Notre responsabilité est double : endurer, puis délicatement trouver un dénouement

heureux aux agressions et injustices, petites ou grandes, subies. En tant que personnes défavorablement racialisées, il nous revient de gérer et de rassurer la classe dominante et les membres qui la composent. C'est-à-dire qu'il revient aux dominés, aux minorés, de ne pas faire état de leur subalternité afin de ne pas déranger la classe dominante et les membres qui la composent. Et même lorsque des discussions autour de cette inégalité se tiennent, le groupe dominant doit pouvoir garder son confort, son privilège, sa centralité. Ce confort dont jouissent les dominants doit être maintenu à tout prix, notamment par le biais de l'imposition du silence. »³

Au-delà de cette charge cognitive liée aux situations qui peuvent être violentes, discriminantes ou racistes, il y a une charge liée à cette nécessité permanente pour les personnes racisées de se conformer aux règles du système dominant pour ne pas être disqualifiées, exclues ou marginalisées. En abordant la question de l'immigration, Abdelmalek Sayad nous parle notamment de double peine. Il nous explique que face à un délit, un acte illégal, les nationaux ne seront tenus responsables que pour l'acte en question tandis que les immigré-e-s seront doublement pénalisés-e-s : pour l'acte en lui-même, mais également pour ce qu'ils sont. C'est comme si l'acte activait ou renforçait une identité illégale.⁴ Cette double peine résonne clairement avec le concept de charge raciale. Elle

illustre le fardeau supplémentaire porté par ceux qui n'appartiennent pas au groupe dominant. Ce fardeau peut dès lors créer les conditions qui font émerger certaines stratégies de survie comme l'hyper vigilance ou l'hyper responsabilisation. Un exemple par excellence est celui de la rhétorique des personnalités modèles dans les groupes racisés, minoritaires ou minorisés. Il s'agit de l'idée que la réussite ou le succès de l'un-e peut être un gage de légitimité auprès du groupe dominant et un exemple pour toutes les autres personnes issues de la même communauté. De quoi ajouter une couche de pression sociale et nourrir la charge raciale.

Au prisme des éléments abordés, être une femme racisée implique des conséquences spécifiques en termes de charge raciale. Pour exemple, alors que les femmes sont plus nombreuses que les hommes dans les métiers du *Care* (soin aux autres et à son environnement), les femmes racisées y sont surreprésentées. L'ordre patriarcal du monde a d'ailleurs des stéréotypes bien ancrés en la matière. Sans surprise, l'empathie, la bienveillance, le dévouement, l'attention aux autres, toutes ces qualités liées au *Care* qui s'inscrivent dans le rapport à autrui, sont attendues des femmes (et malheureusement pas des hommes). Mais qu'en est-il lorsque ces femmes sont racisées ? Une analyse des représentations des femmes noires dans le cinéma et à la télévision dans le monde anglophone démontre que ces compétences citées plus haut sont exacerbées lorsqu'elles sont attendues des femmes noires. Dans les débuts du cinéma, les premières représentations des femmes noires étaient exclusivement réalisées à travers le rôle de « la maman » (« The Mammy »). Généralement esclave ou servante, elle est l'aidante inconditionnelle, maternante et dévouée. D'autres stéréotypes ont également vu le jour plus tard, comme celui de la femme noire agressive ou encore la femme noire prédatrice sexuelle. Mais dans le cas précis qui nous intéresse, il est intéressant de voir comment le stéréotype de « la maman » perdure. En effet, le mouvement de libération noir qui prend place dans les années 1950 et 1960 inspire la création de personnages féminins forts. L'image de la femme noire forte émerge et s'installe sur nos écrans jusqu'à nos jours. Mais cette représentation est

toujours teintée des valeurs de « la maman » : capable de donner malgré toutes les difficultés qu'elle a enduré, indestructible car animée par le don de soi, valeur morale ultime⁵. Lorsqu'elle n'est pas le personnage principal, comme c'est souvent le cas, elle est reléguée au rôle de personnage secondaire entièrement subordonné au personnage principal (homme ou femme), et sans existence qui lui est propre. Sans existence qui lui est propre.

Quels impacts sur la santé mentale ? L'analyse cinématographique citée plus haut fait référence à des études psychologiques démontrant que les femmes noires ont un des taux les plus élevés de dépressions aux États-Unis, mais qu'elles constituent le groupe démographique à avoir le moins recours à des traitements⁶. Ces idées de force, de résilience, de don de soi pour aider l'autre, pour aider le monde, entretiennent un imaginaire collectif où le système social, économique et politique du monde est réconforté dans son organisation sexiste et raciste. Ces représentations se traduisent à de multiples niveaux et dans toutes les sphères. Dans son numéro intitulé « Parents immigrés, enfants interprètes »⁷, le ligueur aborde la lourde tâche d'interprétariat et de traduction endossée par les enfants d'immigré-e-s pour leurs parents qui ne parlent pas français. Cette responsabilité inverse les rôles parents-enfants et entraîne une charge cognitive importante pour les enfants d'immigré-e-s. On peut aisément envisager l'impact de cette charge sur la santé mentale des femmes issues de parents immigré-e-s, et ce tout au long de leurs parcours de vie.

Le concept de charge raciale, via une approche féministe, nous aide à envisager le poids de la charge cognitive portée par les femmes racisées ou racialisées. Il permet de visibiliser les micro-agressions quotidiennes qu'elles subissent, mais il permet aussi de réaliser l'impact des inégalités structurelles sur leur santé mentale. Une vie à soi, c'est une vie où on peut être pleinement soi, sans avoir à porter le poids des autres, le poids du monde. Une vie à soi, c'est aussi une vie où on peut être pleinement soi, sans appréhender le regard de l'autre. Et sans avoir à adapter systématiquement son comportement par anticipation de ce que pourrait lire ce regard. ■

-
- 1 Bilge Sirma. Le blanchiment de l'intersectionnalité. In *Recherches féministes*, vol. 28, numéro 2, 2015, p. 9-32. <https://doi.org/10.7202/1034173ar>
 - 2 Soumahoro Maboula. *Le triangle et l'hexagone. Réflexions sur une identité noire*, La Découverte, Paris, 2020, p.75-3
 - 3 *Idem*
 - 4 Sayad Abdelmalek. Immigration et "pensée d'État". In: *Actes de la recherche en sciences sociales*. Vol. 129, septembre 1999. Délits d'immigration. p. 5-14. DOI: <https://doi.org/10.3406/arss.1999.3299>
 - 5 The Take, The Strong Black Woman Trope, Explained, 2020, [Vidéo]. YouTube: https://www.youtube.com/watch?v=rSjs_pm8MZk
 - 6 *Idem*
 - 7 Le Ligueur, *Parents immigrés, enfants interprètes*, 01/12/2021
-